

Larzac : « Une lutte extraordinaire menée par M. et Mme Tout le monde »

Alors que le film Tous au Larzac de Christian Rouaud a rencontré un vif succès, nous avons recueilli les témoignages de quelques uns de ses protagonistes et d'autres acteurs de la lutte contre l'extension du camp militaire. Ils reviennent sur l'histoire de la mobilisation et nous parlent de la vie d'aujourd'hui sur cette « terre pas comme les autres ».

Propos recueillis par Lisa Giachino

« Il n'y a plus une ferme, plus une maison de vide »

Léon Maillé, paysan du Larzac « pur porc »

« A l'époque, j'étais normal : je votais à droite, j'allais à la messe... La bio, on ne savait pas que c'était. On n'était pas écolo du tout. En 40 ans, de paysans ordinaires travaillant pour Roquefort, on en est arrivés à monter les marches de Cannes ! En fait de marches, jusque là, on connaissait plutôt celles des tribunaux, où nous avons dû nous rendre après le démontage du Mac Do de Millau, par exemple. A Cannes, on est allés sur la Croisette... mais avec des banderoles contre le gaz de schiste !

« Les comités Larzac ont su se freiner »

C'est pour Pâques 72 qu'on a rencontré les « zippies » et les poilus. Entre 2 000 et 4 000 personnes, gauchistes pour la plupart, étaient venues manifester. C'était la première fois que l'on rencontrait des gens différents de nous. En 73, tout mai 68 s'est déplacé sur le Larzac. Il y avait toutes sortes de groupuscules... On nous disait : ce n'est pas avec ces gens là que vous allez refaire la France ! Mais eux nous ont aidés à gagner.

On ne votait pas pour prendre les décisions, il y avait beaucoup de palabres. Si on avait fonctionné en votant, il y aurait eu 49% de côté. On disait : « Il faut fédérer, ne jamais exclure ! » C'est nous, les 103 paysans du Larzac, qui prenions les décisions à la fin. L'extrême gauche aurait aimé des actions plus dures mais il était essentiel que les paysans gardent la lutte. Nous avons une extrême reconnaissance pour les comités Larzac qui ont su se freiner. Il n'y a pas eu d'actions séparées. Le Larzac, c'est une lutte extraordinaire menée par M. et Mme Tout le monde.

« Quand Bové a fait son fromage, on a dit : « Il est fou » »

On pensait au départ que si on arrivait à sauver la plupart des anciennes fermes, ce serait bien. Mais des gens comme Bové sont arrivés à nous convaincre qu'il fallait aller plus loin. Finalement, les anciens et les nouveaux, on est devenus une grande tribu. Nous, on était très traditionnels : il y avait toujours un berger - souvent le grand-père ou l'épouse - qui gardait le troupeau avec son chien. José Bové et les autres ont commencé à garder les brebis avec des clôtures et quand il faisait chaud, ils les laissaient dehors la nuit. Le bio, ça nous paraissait un peu farfelu. Aujourd'hui, je suis en bio depuis plus de 10 ans. Bové, en 1976, a été l'un des premiers à faire son fromage lui-même. On a dit : « Il est fou. » Maintenant, la plupart des fermes sont sorties du système Roquefort. La vente directe aussi nous semblait illusoire, on n'y croyait pas, nous les anciens. Pourtant, aujourd'hui, mon fils a lancé un petit GIE local pour faire de la tomme et des yaourts.

Par rapport à 1970, on a doublé la population rurale. Il n'y a plus une ferme, plus une maison de vide. On a créé sept fermes nouvelles qui n'existaient pas, on a fait de petites fermes plutôt que des grosses. Des familles vivent sur place, on a une vie sociale très riche. Des chorales, des associations pour ceci ou cela... la vie appelle la vie. Les enfants de la lutte (nos enfants) ne sont pas dans la lutte, mais leurs enfants à eux, qui ont 23-25 ans, sont plus militants politiquement. »

« On n'arrête pas, et c'est passionnant »

Marizette Tarlier, paysanne sur le plateau depuis 1965

« Quand Lanza del Vasto nous a proposé de jeûner pendant quinze jours, ça nous a causé une grosse émotion : quelqu'un nous offrait quinze jours de sa vie ! Nous les paysans, on l'a accompagné pendant 24 ou 48 heures. On a fait un roulement et des liens d'amitié ont commencé à se créer entre nous. Nous étions pour la plupart des catholiques pratiquants et l'éducation à la non-violence nous convenait parfaitement. La solution qui consistait à prendre les fusils aurait tourné à la tragédie. La non-violence pour moi, au départ, c'était une question tactique. Quand vous êtes assis, que les forces de l'ordre vous chassent et que vous revenez de l'autre côté, ils sont complètement dépourvus et ne savent pas comment faire avec vous. Puis il y a eu la réflexion et cette défense de notre bien privé, de notre territoire, a laissé place à la découverte des idées. Ce n'était plus une chose personnelle. Un groupe s'était formé. Lors du premier rassemblement ; en 1973, il y avait les paysans travailleurs avec Bernard Lambert. En 1974, on a commencé à parler du Tiers-Monde et du commerce des armes. Deux paysans sont partis au Sahel en emmenant des fonds. Nous avons aussi des liens très forts avec les Lip.

« Mille idées circulaient »

Il y avait bien-sûr des incompréhensions, mais aussi des moments très forts. Notre côté catholique militant nous a beaucoup aidés : on se réunissait beaucoup quand quelque chose n'allait pas. Les Mao venus sur le plateau, eux, faisaient preuve d'un dévouement extraordinaire, ils voulaient travailler sans être payés, mais certains étaient violents. C'était dur pour les gens du plateau. Ils auraient voulu que l'on adopte leurs méthodes mais ils ont fait preuve d'un respect profond pour les paysans. Mille idées circulaient toujours, mais ce sont toujours les paysans qui, à la fin, décidaient.

Avec mon mari, nous étions installés depuis 1965. Nous arrivions d'Afrique noire où nous étions restés plus de dix ans pour faire du café. Nous sommes rentrés pour des raisons de santé et comme il y avait une grande désertification sur le Larzac, nous avons acheté une ferme. Nous étions la première génération des néo ruraux ! Ce n'était pas évident. Les « purs porcs » avaient eu la chance d'avoir une famille avant, c'était beaucoup plus facile. Nous, nous arrivions sur une ferme abandonnée. Pendant cinq ans, on ne connaissait personne et les bruits les plus divers circulaient sur nous. J'ai appris la nouvelle de l'extension à la pharmacie de Millau. Quand on choisit de vivre dans un endroit que l'on trouve beau, on l'aime presque plus que les gens qui sont nés là. Dès l'instant où on nous a dit : « Vous allez partir », j'ai décidé de rester. Guy a pris son bâton de pèlerin et est allé rencontrer nos voisins. L'aiguillon a été le fait d'apprendre que l'on allait disparaître sans avoir eu aucun contact avec les gens qui nous l'imposaient.

« Ça empêche de vieillir »

Après la lutte, on ne voulait surtout pas rester dans notre coin sans bouger. Nous avons eu des contacts avec les Kanaks, le Japon, la Palestine... Il y a eu le démontage du Mac Do, on a toujours fauché... On n'arrête pas, et c'est passionnant. Ça empêche de vieillir : j'ai 79 ans et tout va bien ! On saisit beaucoup de prétextes pour être ensemble. Je travaille au journal local Gardarem lo Larzac, issu de la lutte, et depuis que le film est sorti on approche des 50 nouveaux abonnés. C'est formidable ! »

<http://www.larzac.org/>

« Le spirituel a eu sa place dans la lutte »

Jean-Baptiste Libouban, communauté de l'Arche Lanza del Vasto

« A la communauté, on était là en train de planter nos carottes, tranquilles, quand des gens du mouvement non violent de Toulouse nous ont interpellés : « Il y a des paysans qui se battent pour leurs terres à 60 km de chez vous et vous ne faites rien ? » Nous sommes allés voir les paysans du Larzac les uns après les autres. Nous étions pour la plupart barbus et chevelus. Nous portions un

costume bleu roi, l'ancien bleu de travail des paysans français ou, pour certains d'entre nous qui étaient passés par l'Afrique du Nord un burnou... On faisait un peu bizarre, c'est sûr. Folklo, on l'était complètement ! L'Etat, l'armée, le catholicisme étaient les fondements de la société pour ces paysans. Voir ces barbus n'était pas évidents pour eux, ils ne pensaient pas qu'ils seraient capables de travailler. Mais ils ont accepté que des gens qui avaient une vision différente de la leur viennent les soutenir. Et ils ont toujours gardé le pouvoir de décision.

« Nous avons servi de tampon »

L'Arche est orientée spirituellement. Il y a des gens qui croient et d'autres qui ne croient pas, mais nous avons un rite un peu monastique. Cela nous a permis d'être acceptés par les agriculteurs du Larzac, qui étaient très catholiques. Le curé Pierre Bonnefous leur a dit : « Vous pouvez leur faire confiance. » Et ils nous ont gardé des prés à faucher pour que nous puissions venir avec nos bêtes. Nous avons visité toutes les fermes pour leur parler de non-violence. Après, nous avons soutenu les réfractaires à la guerre... Nous avons toujours servi de tampon entre les différents groupes présents sur le Larzac car nous avons un côté anar, avec une critique complète de la société, mais aussi une ouverture à toutes les religions.

« La non-violence sous l'angle des Evangiles »

En 1970, Lanza del Vasto, à près de 70 ans, a fait quinze jours de jeûne. Ça impressionnait beaucoup les paysans du Larzac. Tous les jours, il faisait une causerie et abordait la non-violence sous l'angle de l'Evangile. Les évêques de Rodez et de Montpellier, que l'on connaissait bien, ont accepté de faire quelques jours de jeûne. Il y a eu une messe à la Cavalerie et les télés sont venues –moralement, c'était extrêmement important. Le spirituel a eu sa place dans la lutte.

La seconde étape a eu lieu quand on a proposé aux paysans de venir occuper la ferme des Truelles, qui appartenait à l'armée. Deux couples ont été installés au nez et à la barbe des militaires. On a posé des fenêtres dans la journée ! »

« Nous essayons de faire en sorte que les fermes ne s'agrandissent pas »

Christian Roqueirol, paysan sur le Larzac et secrétaire national à la Confédération paysanne

« En 1975, j'étais objecteur de conscience. J'étais fils d'ouvrier cheminot et je n'avais pas l'opportunité de trouver de la terre. Pourtant, j'étais attiré par les métiers de plein air. On venait sur le Larzac pour aider, on avait l'impression d'être utiles. J'ai travaillé d'abord sur ferme occupée par la communauté de l'Arche, qui a servi de porte d'entrée à pas mal de gens. Puis j'ai fait foins à droite à gauche et enfin je me suis installé progressivement sur ferme squattée. On était bien accueillis. On sentait une volonté des paysans d'accueillir du monde pour occuper le terrain. Ils n'étaient qu'une centaine de familles et il n'y avait plus grand monde dans le Nord-est. Moi, José et d'autres, on s'est installés dans ce secteur.

La Société civile des terres du Larzac

L'un des éléments phares de l'histoire du Larzac a été la création de la Société civile des terres du Larzac. C'est une chance que l'armée ait pu obtenir l'expropriation de 6 000 hectares de terres : elles n'ont pas été revendues et nous avons obtenu dessus un bail emphytéotique. Ça nous permet de mieux gérer le foncier entre paysans et habitants.

Nous gérons aussi 1 800 hectares qui ont été achetés durant la lutte et qui appartiennent au Groupe foncier agricole du Larzac, devenu Terre solidaire. Nous attribuons sur ces terres des baux de carrière. Nous essayons de faire en sorte que les fermes ne s'agrandissent pas et que l'on puisse installer de nouveaux agriculteurs. C'est le seul endroit en France où il y a plus d'agriculteurs maintenant que dans les années 70 ! C'est la preuve que si on gère le foncier autrement, ça marche. Lorsque des fermes incomplètes sont abandonnées, elles ne suffisent cependant pas toujours à installer quelqu'un. Le changement dans les conditions climatiques fait qu'il faut plus de terres pour

nourrir les brebis. Ce sont des débats toujours assez délicats, il y aurait matière à s'étriaper, mais on essaie de prendre position sans trop déroger à nos principes.

Une forme d'agriculture un peu différente

La forme d'agriculture qui s'est développée est un peu différente de ce qu'il y avait avant. Dans le souffle de la lutte, on a commencé à faire du fromage, du cochon, de la vente directe de viande, ce qui explique la vitalité du territoire. Le renouvellement entre les générations est en train de se faire depuis 4 ou 5 ans. On propose une sécurité et un affermage le plus modeste possible. Beaucoup de fermes sont reprises par les enfants des paysans, qui veulent rester là.

Les enjeux pour l'avenir

Les enjeux pour l'avenir du Larzac ? Il faudra d'abord faire renouveler par l'Etat le bail emphytéotique de 66 ans qui arrive à la moitié de sa durée. Sinon, la génération suivante n'aura pas la même sécurité que nous jusqu'à la retraite.

D'autre part, le camp militaire actuel sera fermé en 2013-2014. Nous avons des propositions pour que ses 3 500 hectares restent agricoles : nous souhaiterions qu'ils servent à conforter les fermes trop petites, qu'ils servent de pâturages collectifs et qu'ils permettent d'installer deux ou trois nouvelles fermes. Le bâtiment de la caserne pourrait devenir un collège car les enfants du Causse font beaucoup de kilomètres pour aller jusqu'à Millau. Nous avons aussi l'idée de mettre en place une école d'apprentissage du déminage pour ceux qui vont déminer les pays en guerre.

Nous devons aussi mener une réflexion sur les énergies douces. Il y a assez peu de consommation énergétique sur le plateau et nous ne sommes pas très réceptifs aux grandes fermes éoliennes ou solaires qui permettent d'exporter au loin. »

« Aujourd'hui, le tissu social est plus important »

Pierre Bruguière, paysans sur le Larzac « pur porc »

« Dans toute la région, nous étions dans le système Roquefort. La lutte a fait évoluer les choses. A l'époque, chacun privilégiait les restructurations pour être toujours plus grand. Les fermes étaient espacées, tissu social très faible. Aujourd'hui, le tissu social est plus important et nous ne voulons pas être tributaires d'une seule production. Nous voulons être des producteurs, transformateurs et vendeurs. Quatre Gaec et deux fermes travaillent encore pour le Roquefort mais la majorité des gens sont passés par d'autres priorités. On a créé la coopérative des Bergers du Larzac. On était quatre au début, maintenant on est 32 et on a créé 24 emplois. Il y a aussi beaucoup de petits producteurs de fromage en pluriactivité.

« C'est le choc qui a permis que l'on se mobilise »

Nous sommes montés plusieurs fois à Notre-Dame-des-Landes. Ils sentent bien qu'il y a quelque chose à faire mais ce n'est pas facile : le projet d'aéroport est arrivé de façon plus insidieuse [que celui d'extension militaire]. Nous, c'est le choc qui a permis que l'on se mobilise. Nous étions très différents sur le plateau : des gros, des moyens, des petits. On se jalousait, comme partout. Mais quand on s'est lancés dans la lutte, on a cherché à faire l'unité. Le serment des 103, où nous nous engageons à ne pas vendre nos terres, a été le point de départ d'une ouverture entre nous. On a appris à se connaître, à se parler. Ça a été un travail très éprouvant. Des réunions, des réunions, des réunions... Du coup, quand on s'est confrontés aux forces de l'ordre, il y avait une symbiose entre nous.

La première installation a eu lieu en 1971, c'était la communauté de l'Arche. On avait déjà des contacts et quand ils ont proposé de venir sur la ferme des Truelles, on a dit « banco ». Puis sont venus d'autres gens. Ils sont venus s'installer sur les fermes occupées par l'armée où il n'y avait ni eau, ni électricité, ni école ni chemin... On était assez réservés car les conditions étaient extrêmement difficiles. Mais ceux qui passaient l'hiver, c'était bon. Ils en voulaient et ils étaient prêts à affronter les difficultés.

« La non-violence nous a transformés »

Nous avons évolué. En 1973, on aurait pu accepter une mini extension du camp mais au fur et à mesure que les années passaient on s'est senti un devoir moral envers ces gens que l'on avait appris à connaître. On est arrivés à un moment où plus personne ne pouvait être négocié.

En 1971, on était du centre (l'ancien MRP), très attachés à des traditions. La force de la non-violence nous a transformés. Jeûner ne serait-ce que 36 ou 48 heures, ça vous remue et l'estomac, et le cœur. On n'est plus les mêmes, ça nous a ouvert l'esprit. Lors des premiers jeûnes : on a fait les bêtises qu'il ne fallait pas faire : on mangeait beaucoup trop avant et après ! C'était tout un cheminement que d'apprendre la non-violence. Quand on se fait taper sur la gueule par les flics, ne pas répondre est très dur. Petit à petit, il y a eu une porosité entre les idées des uns et des autres. Chacun a évolué. Beaucoup de gens des Mao, qui prônaient la lutte violente, ont finalement admis que s'il y avait eu la bagarre, on aurait été foutus.

Je suis aujourd'hui un retraité de 69 ans et mon gendre a repris l'exploitation. Le film Tous au Larzac ne serait pas intéressant s'il s'agissait seulement de nostalgie. Mais on a découvert le témoignage que ça peut être pour des jeunes, l'impact qu'il peut avoir dans ce monde plein de morosité. Quand on participe à des débats après la projection, les gens nous disent souvent : « Vous nous donnez envie de nous lever. En fait, les premiers indignés, c'était vous ! » »

« Ici, on pensait que sans le Roquefort on ne pouvait pas vivre »

Robert Calazel, paysan sur le Larzac « pur porc »

« Je suis le fils d'un pur porc qui avait une toute petite exploitation et une vie assez rude. Mon père avait 70 brebis traitées à la main pour le système Roquefort, au milieu du village, avec les bêtes en bas, l'habitation au-dessus et le foin au grenier. Comme beaucoup de jeunes qui réussissaient à l'école, je devais partir. Mes parents espéraient pour moi une vie différente de la leur. Mais au bout de deux ans, je passais plus de temps à militer qu'à bêcher. J'ai été objecteur de conscience et j'ai occupé la ferme du Cun du Larzac, puis je me suis dit que mon père avait besoin de moi et que si je n'étais pas là il risquait de craquer. Je voulais montrer qu'à partir de son exploitation, il y avait quelque chose à faire. Je me suis associé avec quelqu'un qui n'avait rien à voir avec le Larzac mais qui avait une formation en agriculture. Il m'a appris beaucoup de choses et il en a appris auprès de moi, qui connaissait bien le terrain. Quand on a installé les gens sur les fermes, chaque agriculteur a donné une brebis pour qu'ils fassent leur troupeau. Ils se sont retrouvés avec 60 brebis toutes venues de cheptels différents.

« Maintenant les brebis pâturent la nuit »

Ici, on pensait que sans le Roquefort on ne pouvait pas vivre. Les choses ont beaucoup changé. Les nouveaux nous ont apporté les clôtures qui permettaient de ne plus garder les brebis. Quand les anciens voyaient ça, ils disaient que les brebis n'étaient pas faites pour ça. 35 ans après, elles se portent très bien sans berger ni chien pour les stresser ! Contrairement aux bergers traditionnels, on les fait pâture la nuit, quand l'herbe est plus fraîche. C'est aussi grâce aux nouveaux, qui n'avaient pas leurs parents sur place pour garder leurs enfants, que l'on a pu ouvrir une crèche parentale qui a ensuite été reprise par la municipalité.

Le film permet de nous retrouver, de reparler du Larzac. Ça fait chaud au cœur. L'enjeu pour nous consiste à continuer à prouver que le Larzac n'est pas un désert.

« Notre souci, c'est la transmission »

Pierre-Yves Deboissieux, paysan sur le Larzac depuis 1975

« Je suis arrivé en 1975 comme berger - je travaillais depuis 4 ou 5 ans dans la zone. Avec un ami, on était invités chez des paysans et on avait dit que l'on cherchait une ferme pour s'installer. Le téléphone a sonné au cours du repas et on nous a dit : « ça y est, on a une ferme ! » C'était une

ferme un peu à l'abandon, ouverte aux quatre vents, avec uniquement des pistes pour y accéder. Je suis arrivé avec ma femme et mon fils de trois ans. C'était une volonté, de la part des gens du plateau, d'installer des jeunes. Que les fermes ne s'agrandissent pas, mais qu'il reste un certain nombre d'exploitations.

J'étais passé par l'enseignement agricole et quand je me suis installé, j'ai commencé à faire du fromage de chèvre. Puis je suis passé à l'élevage ovin viande, je me suis diversifié en faisant des plantes aromatiques et aujourd'hui je ne fais plus que des plantes. On fait énormément de transformation. On a commencé avec les infusions et on a créé un pastis de plantes, le Pastis des Homs, qui a beaucoup de succès.

« Il y a pas mal de candidatures »

Maintenant, nous arrivons à la retraite et notre souci, c'est la transmission. Nous avons embauché une jeune femme qui s'intéresse à l'entreprise et avec qui nous allons travailler un certain temps pour qu'elle puisse continuer. A partir du moment où un agriculteur arrive à la retraite, il y a pas mal de candidatures. La situation sur le Larzac permet aux jeunes de s'installer sans acheter le fond. »